

Marges et marginalisations en histoire de la psychologie¹

La notion de marginalité faisant d'emblée référence à un centre, à l'écart duquel elle se situe, nous pouvons discerner deux niveaux de discours, ou deux possibilités de discours, l'une émanant dudit centre, l'autre de la marge. Qui tient un tel discours est lui-même sommé de se situer : parle-t-il au nom du centre ou au nom de la marge ? Ce faisant, il endosse, de surcroît, le rôle de l'historien de la psychologie, rôle qui ne manque pas de le rejeter à la périphérie du champ de la psychologie scientifique : autant d'analyses qui sont elles-mêmes inspirées par une conception plus ou moins élaborée du centre et de la marge, et qui multiplient encore les possibilités déjà repérées.

Cette réflexion sur les marges et les marginalisations a été précédée d'une journée d'études consacrée au thème des « frontières de la psychologie ». Contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire, il n'y a nulle répétition mais une indéniable ténacité dans l'interrogation. Le tracé d'une frontière délimite deux espaces, deux domaines, deux champs qui n'en sont pas moins accolés, et il n'y a pas d'entre-deux (à l'exception des frontières maritimes, mais l'entre-deux est alors neutralisé et juridiquement caractérisé comme « zone internationale ») plus ou moins étendu, qui maintiendrait à distance les deux espaces

¹ Ce texte est une version remaniée de la préface à la publication des actes d'un colloque consacré à ce thème. Ce colloque, *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, organisé par le Groupe d'Etudes Pluridisciplinaire d'Histoire de la Psychologie (GEPHP), s'est tenu les 2, 3, 4 décembre 2004.

distingués. En d'autres termes, la frontière est le plus souvent commune et vaut essentiellement par l'instauration d'une dualité - du dedans et du dehors, de l'intérieur et de l'extérieur – qu'elle fait fonctionner dans un jeu de miroir ou de réciprocité puisque franchir la frontière dans un sens et dans l'autre fait de l'intérieur un extérieur, puis de celui-ci celui-là. La problématique de la marge s'avère donc très nettement distincte de celle de la frontière, dans la mesure où elle n'a que faire du jeu de miroir entre l'intérieur et de l'extérieur. La marge est, en vérité, très respectueuse des frontières ; elle se veut et s'affiche à l'intérieur d'une frontière, périphérique certes mais *dedans*. La marge ne serait rien si les frontières n'étaient pas préalablement établies. C'est donc fort logiquement que nous nous sommes proposés d'analyser cette notion, après avoir réfléchi sur celle de frontière.

La marge une fois inscrite dans le cadre tracé par une frontière, nous pouvons abandonner la métaphore spatiale car une spatialisation abusive nous ferait manquer l'essentiel du *processus* de marginalisation en nous invitant à le rabattre sur celui du tracé des frontières. Comme nous venons de l'indiquer, la marginalisation présuppose l'établissement des frontières, et ne peut être que postérieure à ce dernier, au plus contemporaine. Il semble donc judicieux de suggérer que nous la scruterons d'autant mieux que nous l'appréhenderons dans sa dimension temporelle.

Les marges et la marginalisation nous confrontent à la même difficulté que celle éprouvée par les sociologues lorsqu'ils s'attachent à rendre compte du phénomène d'exclusion de ceux qu'on s'est résolu à nommer SDF. Le terme d'exclusion fait référence à un processus de rejet qui pousserait ces SDF hors de la société, qui les refoulerait au-delà de la frontière du social. Référence trompeuse. Outre qu'il n'y a pas de dehors de la société (ce qui marque les limites de notre comparaison puisqu'il y a, en revanche, un dehors de la science : ce qui n'est pas scientifique), l'exclusion est en réalité une forme d'intégration : elle participe du mode de socialisation contemporain dans les pays dits développés qui choisissent, comme toutes les sociétés sous le règne de la rareté, ceux qui constituent le surnombre engendré par tout développement. En d'autres termes, l'exclusion n'est que la forme exacerbée de l'inégalité sociale. De même que les exclus sont principalement regroupés et visibles dans les centres urbains, cœur de l'activité sociale et économique de notre modernité, les marges font partie intégrante du centre de l'activité scientifique. Un centre n'existe que par sa périphérie, qu'il investit pour partie par sa périphérie.

Les rapports que le centre entretient avec ses marges renversent ceux que la reconnaissance recommande. Dans la reconnaissance, l'intérêt de chacun, bien qu'il ne soit pas toujours compris, est de reconnaître l'autre, pour que la reconnaissance que celui-ci

accorde possède quelque valeur. À l'inverse, dans le cas de la marginalisation, l'indignité des marges rehausse d'autant la dignité du centre. Pour que cette indignité rejaillisse inversée sur le centre, il convient cependant que les marges aient quelque chose à voir avec la scientificité de l'heure, avec le paradigme dominant. Une marge strictement a-scientifique ne saurait remplir cette fonction de faire-valoir : c'est ainsi que, dans le cadre de la psychologie, la parapsychologie ne peut valoir comme marge car son statut, définitivement établi, la rejette de l'autre côté de la frontière de la science. Alors que le centre et la marge entretiennent un rapport de concurrence, un rapport de force, qui comme tout rapport de force est susceptible d'évoluer, sinon de s'inverser. La marge peut se faire revendicatrice. Il peut lui arriver de porter une revendication modeste : se voir ménager par le centre une place dans sa propre hiérarchie, comme d'ambitionner à son profit la position centrale.

Il ne faudrait pas conclure des remarques précédentes que l'histoire de la psychologie se déploierait selon le schéma d'une alternance entre un centre d'abord solidement occupé par tel mode de scientificité, qui s'en verrait chassé par une marge enfin apte à renverser le rapport de force qui lui était antérieurement contraire, laquelle à son tour serait évincée de sa place forte, et ainsi de suite. Depuis le XVIII^{ème} siècle, l'histoire en général, pas seulement l'histoire des sciences, a été interprétée sous un schème homogène, au nom du progrès ou de la dialectique. Les analyses historiques se devaient d'illustrer une philosophie de l'histoire. Nous n'apercevions pas alors que notre saisie de l'histoire l'enfermait dans un paradoxe : chaque période de l'histoire ainsi pensée redessinait le même cas de figure, répétition de forme qui n'accordait d'historicité qu'aux seuls événements chargés de remplir ce cadre immuable, qu'il promette le meilleur à jamais conformément à l'idéologie du progrès ou qu'il assure que la thèse et l'antithèse seront invariablement résorbées dans une synthèse favorisant un dépassement, qui n'en conserve pas moins ce qu'il déborde (conformément à la même idéologie du progrès, un peu plus raffinée il est vrai, laissant sa part à la discontinuité par le jeu dialectique). Seul l'événementiel, réduit à l'accidentel, était historique si bien que avions affaire à une conception de l'histoire au nom de laquelle rien ne se passait, où tout était déjà arrivé.

Nous ne nous dégagerons pas de l'évolutionnisme historique en introduisant de-ci de-là des moments de rupture, puisque ceux-ci ne sont invoqués que pour accélérer une évolution dont la marche n'est en rien perturbée. Il est assurément temps pour nous d'oser admettre que parler d'histoire n'a pas pour condition nécessaire de postuler son homogénéité. L'histoire est faite de régimes d'historicité hétérogènes. Si bien que dans le cas qui nous occupe, le centre et les marges ne changent pas seulement au rythme de contenus nouveaux, leur configuration

demeurant immuable, ils changent à la mesure d'une relation dont le statut se transforme. La valeur du centre et des marges est principalement relationnelle, et non celle d'entités essentiellement définies avant même d'entrer en relation.

Michel Kail

Professeur de philosophie, membre du comité de rédaction de *Les Temps Modernes* de 1986 à 2007, directeur de *L'Homme et la Société, Revue internationales de recherches et de synthèses en sciences sociales*. Dernier ouvrage paru : *Simone de Beauvoir philosophe*, Paris, PUF, 2006.